

REVUE DE PARIS

TROISIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1896

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85^{me}. FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85^{me}

1896

LIVRAISON DU 1^{ER} FÉVRIER

	Pages.
JULES LEMAITRE	La bonne Hélène 149
GÉNÉRAL DE SAINT-CHAMANS	Le Combat pour le Roi (Juillet 1830) 181
PAUL BOURGET	Une Idylle tragique (4 ^e partie) 215
LÉON LEFEBURE	Les Sans-Travail 260
CH. GOUNOD	Lettres de 1870-1871 371
JEAN HESS	Une Bible nègre 382
CHARLES BUET	Le Château des Larmes 617
HENRI CHARDON	L'Exposition de 1900 630
FERNAND GREGH	Paul Verlaine 651

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

E. SPULLER	La Politique de Léon XIII a-t-elle échoué? 673
PAUL BOURGET	Une Idylle tragique (3 ^e partie) 697
LÉONCE PINGAUD	Les Derniers Conventionnels (1814-1854) 743
GEORGE SAND	Lettres à Ernest Feydeau 781
CH.-V. LANGLOIS	Les Universités du Moyen Age 788
GEORGES RODENBACH	Les Lignes de la Main (Poésies) 821
JEAN BRETON	La Redingote 828
MARÉCHAL DE CASTELLANE	Le Siège d'Anvers 850
UGO OJETTI	Quelques Littérateurs italiens 876

PAUL VERLAINE

Peu de poètes reçurent à leur naissance, du hasard ami ou d'une bonne fée, un nom plus charmant et plus suave que Paul Verlaine. En ces syllabes musicales il semble que déjà chante toute sa poésie.

Certains noms propres ont leur symbolisme. Leur sonorité même inclut un sens mystérieux. Toute une âme y vibre d'avance, comme tous les chants d'un violon en l'arpège de ses cordes. Victor Hugo, ce prénom latin et ce nom germanique, ne résument-ils pas l'œuvre du Maître, germanique d'inspiration, latine par le verbe ? Ne sont-ils pas sonorement antithétiques comme sa poésie toute en contrastes immenses, terre et ciel, fange et azur, rayons et ombres ? Le doux nom de Lamartine, martelé en son milieu d'une lettre plus virile, ne convenait-il pas merveilleusement à l'élégiaque des *Méditations*, dont les molleses et les langoureux adolescentes aboutirent à une maturité si héroïque ? Il y a quelque chose de « musard » et de gracieux comme sa poésie un peu grêle, dans ce nom de Musset, charmant comme

un diminutif. Les vers de José-Maria de Heredia sont sonores et pleins comme ces syllabes où ne s'attarde pas un *e* muet ; et il semble inutile d'insister sur l'aspect *hermétique* de ces deux vocables : Stéphane Mallarmé.

En ce nom de Verlaine, doux comme certains prénoms de femmes, si frais, si tendre, il y a du vert et des fontaines, et, par-dessus tout, de la mélancolie ; il fait songer à des ailes dans des feuilles, à des aveux un peu tristes sur des lèvres. C'est de pareils noms que devait prononcer en rêve cette femme qu'en rêve aussi aima le poète :

Et pour sa voix lointaine et calme et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tuées...

Avec une oreille un peu subtile, n'entendrons-nous pas dans son prénom même une note de cloche, brève, claire, de cloche menue, de cloche de chapelle, dominant de sa musique l'autre nom plus grave, plus frémissant, plus voluptueux : ainsi son œuvre sensuelle, pleine de murmures et de baisers, le parc des *Fêtes galantes*, sur qui sonne une cloche de petite église perdue au loin, dans la campagne, la cloche mystique de *Sagesse* et de *Bonheur*.

Paul Verlaine : n'est-ce pas tout son nom et toute sa poésie, ce parc plein d'ailes et de fontaines, et au loin, dans la plaine, cette petite cloche ?

*
* *

Sa barbe rare, ses petits yeux bruns qui, peu de minutes après sa mort, devinrent étrangement verts, son nez camus, son front énorme et plein de bosses donnaient à Paul Verlaine on l'a souvent remarqué, l'aspect légendaire d'un vieux faune. Ce qu'on n'a pas dit, c'est que d'un faune il n'avait pas seulement la figure, mais l'âme, et qu'à cette âme il dut, avec ses désirs patiens, tout son génie libertin et mélancolique. Le faune, humain par le torse et dieu par l'immortalité, est animal par ses sabots de chèvre. Aussi a-t-il la vision de l'univers la plus ample qui se puisse souhaiter ; il voit le monde triplement, en bête, en homme, en dieu. Familier avec les immortels, il se moque d'eux ; il joue

avec le divin, car il en est une part. Mais il le respecte aussi, et l'adore humblement, parce qu'il est homme. Enfin il tire de sa nature animale je ne sais quelle grâce fougueuse, et, avec de brutales passions, le sentiment de la fatalité et de la mélancolie universelles. Il communique avec les choses, perpétuellement. Leur grand cri latent de joie ou plus souvent de tristesse aboutit à ses lèvres et s'y fait musique et parole, ou les deux : poésie.

Paul Verlaine eut cette nature hybride qui tient à la fois de l'homme, de la bête et du dieu; cette âme rieuse et mélancolique, moqueuse et grave, vulgaire et exquise, bonne et méchante, mystique et charnelle; cette sensibilité égale à tout, mêlée à tout, changeante et, c'est bien le mot, *panique*.

En vrai faune, de visage, d'allure, de mœurs et de chansons, nous le vîmes déambuler parmi nous, jouant d'une flûte légère et s'arrêtant parfois pour songer à ses Naiades du matin, comme dans une perpétuelle *Après-midi d'un Faune*. Il se trouve aussi bien qu'en cette admirable églogue, à la fois obscure et pleine de soleil, M. Mallarmé a peut-être résumé toute la vie et toute l'âme de son ami.

Ce fut même un faune chrétien. M. Anatole France parle souvent de ces satyres, sauvages et joyeux enfants du paganisme, qui survécurent à la mort du grand Pan et qui, touchés par la grâce, se firent baptiser et sacrifièrent au Dieu nouveau. Il nous a narré leurs conversions naïves en des contes délicieux, comme *Amycus et Célestin*. Paul Verlaine ne fut-il pas l'un de ces faunes ermites qui, de la même flûte, contaient leurs amours lascives et chantaient les louanges de l'enfant Jésus? Nous devons à M. France deux merveilleux portraits de Verlaine, le Gestas de *l'Étui de Nacre* et le Choulette du *Lys rouge*. Ne l'a-t-il pas dépeint au vif une troisième fois, et Paul Verlaine, parmi nous, ne fut-il pas saint Satyre?

* *

La vie de Verlaine a été maintes fois racontée. Comme ces grands hommes à qui l'on dresse une statue de leur vivant, il a même vu naître sa propre légende. Mille anecdotes ont dit ses fautes, ses vices, sa misère pittoresque et résignée.

Lui-même a conté avec cynisme et « humblesse » ses hôpitaux et ses prisons. Bien des choses en sa vie ne sont pas de celles qu'on approuve. Il ne sied donc pas d'y revenir. Soyons indulgents pour lui, comme il fut souvent pour les autres. Il y a des fautes plus élégantes que les siennes : en sont-elles plus belles? Il a été vertueux à sa manière; il a été un honnête pécheur. Nul satanisme ne s'est mêlé à ses erreurs : il a toujours eu regret de les avoir commises; il y retombait, d'ailleurs, mais il s'était repenti. Le repentir est rare en ces temps d'orgueil; aussi rare sa simplicité, en ce monde si fou de vanité qu'une manière de se faire remarquer, même excrable, semble toujours bonne, et que pour cette fin certains vices sont affichés, voire même affectés.

Prenons-y garde enfin, c'est à cette vie malheureuse et miséreuse que nous devons les plus *verlainiennes* de ses poésies : car il y a des douceurs qu'il faut être déchu et pauvre comme il fut pour bien sentir : sourires de mendiants, rêves de prisonniers, repentirs de pécheurs, sommeils de vagabonds. Verlaine a été le poète de ces douceurs divines. S'il avait mieux vécu, il ne les aurait pas connues sans doute. Il aurait peut-être travaillé, ce qu'il ne lui est jamais arrivé de faire; — d'ailleurs, il a laissé au moins un livre parfait : les *Fêtes galantes*; — mais probablement il n'aurait jamais soupiré ces trois ou quatre plaintes pour la douceur desquelles nous l'aimerons toujours.

La poésie, au reste, est, comme l'amour, une flamme qui purifie, qui brûle sa propre fumée; et nous sommes certains que, malgré ses graves erreurs, malgré ses rechutes après ses repentirs et ses apostasies ingénues, là-haut, à cette heure, il a été pardonné.

* * *

Pourquoi serions-nous plus sévères? Et puisque parler de sa vie serait forcément et trop souvent la condamner, parlons de son œuvre.

Malgré les apparences, elle est beaucoup moins connue que sa légende; car, s'il était depuis longtemps aimé de quelques uns pour ses vers, c'est bien plus ses hôpitaux et ses prisons

qui l'ont rendu célèbre dans les derniers temps de sa vie, et qui ont occupé les journaux et le public au moment de sa mort.

Verlaine, à ses débuts, fut Parnassien, comme tous les écrivains de sa génération. De même, aujourd'hui, tous les jeunes poètes sont ralliés autour de cette bannière vague, le symbolisme; et dans dix ans nous serons tous dispersés aux quatre vents de l'esprit... A l'heure où Verlaine avait vingt ans, le mot d'ordre des *jeunes* était le « Parnasse ». S'il faut l'avouer — et j'espère que mes amis me pardonneront cet aveu sincère en faveur de sa sincérité même — il se dépensa plus de talent alors qu'aujourd'hui. C'est peut-être que les Parnassiens avaient la chance d'être sur une belle route large où ils pouvaient marcher librement, — et qui d'ailleurs ne menait à rien, on l'a bien vu, qu'au point de départ : Leconte de Lisle. — Nous sommes, nous, à un des tournants les plus embarrassés de notre poésie; arriverons-nous quelque part? Espérons...

Catulle Mendès, Sully Prudhomme, Anatole France, François Coppée, Léon Dierx, Stéphane Mallarmé, José-Maria de Heredia (cités dans l'ordre où leurs vers figurent au Parnasse de 1866) écrivaient alors des poèmes helléniques, hindous ou modernes, selon leurs divers génies, mais tous inspirés de M. de Lisle. Verlaine fit comme les autres. Il rama à son banc sur la trirème antique que dirigeait le maître, au rythme de ses beaux vers sonores. Tous reprenaient en chœur, Verlaine, d'une voix plus douce, déjà confidentielle. Souvent même, il ne prenait plus garde aux autres qui l'écoutaient, et se parlait à lui tout seul, divinement.

C'est pourquoi, dans les *Poèmes saturniens*, publiés sous l'influence encore du Parnasse, il y a déjà tout le Verlaine des *Fêtes galantes*, des *Romances sans Paroles*, de *Jadis et Naguère*.

Sans doute le *Prologue* est plein de noms étranges et orthographiés le plus barbarement possible, Raghû, Ganga, Bhagavat, Kchatrya, Valmiki, Rama (Verlaine, dans ses *Confessions*, raconte que Sainte-Beuve lui en fit le reproche, et esquisse en passant un délicieux portrait du poète de *Joseph Delorme* devenu vieux). On y trouve aussi avec stupeur une pièce intitulée *Çavitri*, d'ailleurs fort bien faite et qu'aima

Sainte-Beuve, mais où se révèle ce prodige : Verlaine Olym-pien! puis une *Mort de Philippe II*, et dans l'*Epilogue*, ces vers contre le poète du *Lac*, qui sonnent si étrangement faux chez Verlaine, âme-sœur de Lamartine :

... A nous qui ciselons les mots comme des coupes
Et qui faisons des vers émus très froidement,
A nous qu'on ne voit point les soirs, aller par groupes
Harmonieux au bord des *lacs* et nous pâmant...

Mais à côté de ces jeux parnassiens, parfois d'ailleurs admirables, comme le portrait de *César Borgia*, ou la fin si curieuse d'*Effet de Nuit*, dans lesquels Verlaine apprenait la technique de son art, et gagnait sa licence de maître ès poésies, nous trouvons déjà parmi les *Poèmes saturniens*¹ beaucoup de vers délicieux et d'une inspiration originale, comme ce sonnet de *Nevermore* dont la fin est si fraîche :

Ah! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées,
Et qu'il bruit avec un murmure charmant
Le premier oui qui sort de lèvres bien-aimées!

De même, les *Grotesques*, où pleure déjà la tristesse de Gaspard Hauser; les *Ingénues*, aux strophes légères menées avec la sinuosité future des *Fêtes galantes*; enfin cette *Chanson d'automne*, si célèbre qu'elle a failli devenir son *Vase brisé*, et dont la fin, rappelant je ne sais quelle fable d'Arnaud, ne vaut pas d'ailleurs la première strophe si étrangement blessée et pleurante :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Après les *Poèmes saturniens* vinrent les admirables *Fêtes galantes*. Spirituelles, tendres, libertines, langoureuses, il faudrait toutes les citer; car toutes, ou presque, sont d'authen-

1. Cf. Baudelaire :

Jette ce livre saturnien
Orgiaque et mélancolique.

Orgiaque et mélancolique! N'est-ce pas déjà tout le Verlaine d'avant *Sagesse*, résumé en deux mots?

tiques chefs-d'œuvre. Verlaine a fait parler l'amour badin et mélancolique des bergers Watteau comme personne n'avait su faire avant lui et n'osera après. Tant de douceur et de tristesse se mêle à leur gaieté qu'on ne sait s'ils sourient ou s'ils pleurent.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,
Et leur chanson se mêle au clair de lune.

Au calme clair de lune triste et beau
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres,
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Ainsi un reflet du Vinci se devine sous la poudre de leurs visages, et ces Cydalises qui ont en riant des larmes au crépuscule, sont les petites sœurs françaises des lointaines Jocondes. Jamais la poésie n'a été plus proche de la musique. Ces *Fêtes galantes* elles-mêmes sont des musiques vraiment, des musiques dansantes ou tristes, gracieuses et poignantes comme ces gavottes et ces menuets qu'on jouait en mineur sur les timides clavecins, dans les Trianons. Et puisque l'on ne devrait jamais parler des poètes qu'en vers, me permettra-t-on de citer une petite pièce où naguère j'avais tenté de faire passer le frisson des danses anciennes et de ces *Fêtes galantes*, qui tant leur ressemblent, ce frisson indéfinissable que ne pourrait communiquer la prose, et qui pour se traduire appelle le vers invinciblement ?

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets
Et je pleure,
D'entendre frémir cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

Chansons frêles du clavecin,
Notes grêles, fuyant essaim
Qui s'efface,
Vous êtes un pastel d'antan
Qui s'anime, rit un instant
Et s'efface!

O chants troublés de pleurs secrets,
Chagrins qui s'ignorent, les vrais,
Pudeur tendre,
Sanglots que l'on cache, au départ
Et qui n'osent s'avouer, par
Orgueil tendre.

Comme vous meurtrisiez les cœurs
De vos airs charmants et moqueurs
Et si tristes,
Menuets à peine entendus,
Sanglots légers, rires fondus,
Baisers tristes...

Les *Fêtes galantes* sont le chef-d'œuvre de Verlaine ; mais l'œuvre la plus rare, la plus profonde aussi, où il mit le plus de lui, partant d'humanité, est *Sagesse*. Ce fut son premier livre mystique, et ce devait rester le seul, puisque dans les suivants il a repris, avec ou sans le mysticisme, ses précédents thèmes d'inspiration ; dans *Parallèlement*, dans *Jadis et naguère*, dans *Amour*, dans *Bonheur*, jusqu'aux dernières œuvres, *Liturgies intimes*, *Odes en son honneur*, etc., où il n'y a presque plus rien de sa grâce d'antan.

J'avoue n'avoir pas toujours cru à la parfaite sincérité du mysticisme verlainien et à cette folie de la croix *parallèle* à la folie de la chair. Je sentais bien, à travers l'œuvre de Verlaine, une âme sans mensonges, incapable de se composer une attitude ; mais il me semblait impossible que l'on pût *penser* avec une égale bonne foi les vers célèbres

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.

et ceux par exemple qui sont intitulés les *Amies* ou *Pensionnaires*.

Il m'a fallu revenir peu à peu de cette logique qui ne concorde pas avec la vie. Ne voyons-nous pas de grands philosophes¹, en ces temps de criticisme et d'exégèse, croire malgré leur raison et plier le genou comme le petit enfant ? Si des idées absolument contradictoires ont pu habiter leurs têtes solides, nous étonnerons-nous qu'elles aient pu se trouver réunies dans l'esprit à tous les vents ouvert de Paul

1. M. Lachelier, par exemple.

Verlaine? On l'a bien dit : certains cerveaux, entre leurs cases, ont des cloisons étanches. Nous-mêmes, ne sentons-nous pas peu à peu se refaire une telle cloison dans notre esprit? Si un peu de vie, en effet, éloigne de la religion, un peu plus de vie encore y ramène. Ne nous sentons-nous pas souvent tout près de croire? Quelquefois, dans les églises, le soir, quand les cierges brûlent plus ardents et qu'on entend le bruit doux des chaises remuées dans l'ombre, et par toute la nef le frémissement léger des prières, on sent revenir en soi du fond du passé les ferveurs enfantines, attendries encore par la pitié de vivre : et l'on entend chanter intérieurement les noms consolateurs. Un peu moins d'orgueil, et l'on prierait ; un peu plus de malheur, et l'on croirait. Verlaine avait beaucoup souffert : à la première église, il s'agenouilla. Mais ardent en toute chose, il n'a pas cru tièdement : il a eu le coup de foudre de l'amour divin. Il fut même d'autant plus mystique qu'il avait été auparavant plus athée. Écoutez ces cris d'une âme chrétienne, qui rappellent les balbutiements de Pascal en la nuit d'extase : « Feu. Joie, joie, joie. Pleurs de joie! »

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

Vous connaissez tout cela, tout cela
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela.

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Sagesse est un livre plein de choses admirables : *Écoutez la chanson bien douce*, — ces vers délicieux que, dans *l'Intrus*, Tullio en pleurs lit par-dessus l'épaule de la pâle Juliane ; — *L'âme antique était rude et vaine*, — les plus belles strophes religieuses qu'on ait écrites depuis les hymnes de Racine ; — le sonnet nostalgique :

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable ;

enfin les trois « purs sanglots », comme eût dit Musset : *Le*

ciel est par-dessus le toit, Je suis venu, calme orphelin, et cette dernière pièce qu'il faut citer entière :

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie :
Dormez, tout espoir,
Dormez, toute envie!

Je ne vois plus rien,
Je perds la mémoire
Du mal et du bien...
O la triste histoire!

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au creux d'un caveau :
Silence, silence!

*
* *

Je viens de citer Musset. Aucun nom ne pouvait se présenter plus opportunément, au moment de juger en son ensemble l'œuvre de Verlaine et de lui assigner, s'il est possible, une place dans l'histoire glorieuse de la poésie, où sa mort l'a fait entrer. Plus, en effet, on relit Verlaine, plus nettement on voit sa parenté d'âme avec l'auteur de ces *Nuits trop vantées*, mais aussi de quelques vers, çà et là, impérissables. Rappelez-vous le sonnet si douloureux :

J'ai perdu ma force et ma vie
Et ma jeunesse et ma gaieté...

Toute la pièce, surtout les deux derniers vers, d'un ton de chanson populaire :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

est déjà du Verlaine, du Verlaine de *Sagesse* et de *Bonheur*. Verlaine a renouvelé en nous le frisson de jeunesse et de tristesse que Musset avait donné à nos pères. Comme lui il a été un sentimental. Verlaine d'ailleurs a été plus artiste que Musset — qui l'était si peu, et qui négligeait si complètement, si odieu-

sement même, toute la technique du vers, style et rime. — Mais, tous deux, avant tout, furent des poètes du cœur.

Musset fut l'enfant terrible du romantisme, Verlaine, l'enfant distrait du Parnasse. Tous deux s'échappèrent très vite des formules, après leur avoir donné en se jouant quelques-unes de leurs œuvres les plus parfaites : les *Contes d'Espagne et d'Italie* et certaines *Fêtes galantes* purement plastiques. Tous deux ont alors trouvé dans leur vie même, dans le plus intime de leur être, dans les aventures de leur âme à travers l'amour ou la foi, une source de poésie toujours jaillissante, une inspiration spontanée, originale, profonde à force de sincérité ; tous deux enfin sont morts tristement, après avoir noyé leurs chagrins d'abord, leur talent ensuite et presque leur raison dans des « breuvages excérés », et traîné, l'un dans les salons, l'autre dans les hôpitaux, une même bohème de la bourse et du cœur. Tous deux ont dit d'abord les couleurs douces et les contours légers qu'ont les choses pour les yeux de vingt ans, et cette mélancolie de la jeunesse qui rime avec folie. Et puis une grande trahison a transpercé l'un, presque un crime a jeté l'autre au repentir ; et tous deux ont tiré alors de leurs cœurs frivoles des cris aigus en qui pleure ou prie toute destinée.

*
*
*

Verlaine qui ressemblait par tant de points à Musset, devait ressembler à Heine : car Heine et Musset, c'est dans le même temps le même homme ; celui-ci de nature fine, un peu sèche et pauvre ; l'autre, riche de toutes les acquisitions de sa race nomade. Verlaine est celui de tous nos poètes, y compris Musset, qui approche le plus de l'unique Heine, de ce douloureux Heine, à la figure de faune triste, à l'âme si inextricablement tissée de joie et de souffrance. Heine d'ailleurs reste seul, inégalé. C'est le grand magicien qui a joué sur nos nerfs non seulement sans les blesser, mais en tirant pour nous de leur pâmoison une jouissance. Verlaine vient après. Tous deux ont eu comme un point douloureux au cœur, ont extrait de la joie même une tristesse encore. Tous deux sont les poètes de l'âme moderne et passent en cela

avant de plus grands qu'eux : tous deux ont été au fond de notre sensibilité si malade que le plaisir et la peine s'y confondent en un spasme nouveau.

Heine — qui d'ailleurs était si Français — est le seul poète étranger de qui se puisse rapprocher Verlaine. Au reste, celui-ci n'a pas imité l'autre ; c'est une rencontre, leurs âmes étaient toutes proches. Nulle autre influence d'outre-frontière ne se fait sentir dans l'œuvre de Verlaine. Il a comme ignoré cette touffue et splendide poésie anglaise qui, par Baudelaire et M. Stéphane Mallarmé, par de plus jeunes poètes, MM. de Régnier et Viéto-Griffin, a exercé, exerce encore une puissante influence sur les destinées de la nôtre. Verlaine est un pur Français. Si l'on veut lui chercher des ancêtres, on les trouvera dans la lignée nationale, grands ou petits poètes, mais tous de France : on nommera, en remontant l'histoire, d'abord tout près de nous, Musset, aussi Lamartine ; puis les poètes galants du XVIII^e siècle, sensuels et délicats, les Parly, les Dorat, les Bernis ; puis au grand siècle, La Fontaine dont il a la malice parfois et l'âme de grand enfant, aussi et surtout le tendre et pieux Racine, puis, encore plus avant, Ronsard, le magnifique et l'exquis Ronsard, notre plus grand poète avant Hugo ; peut-être Marot, à peine Villon.

Verlaine est même un pur Parisien. Ce fut un poète de Paris, comme il y en a de Lyon ou de Bruges. Il ne vivait pas dans la tour d'ivoire ; il regardait autour de lui. Sa poésie est faite moins de ses rêves que de ce qu'il a vu. Il a senti et traduit la poésie particulière de la vie urbaine et suburbaine, du bois de la Cambre à Bruxelles, de certaines rues dans Soho et Paddington à Londres, mais surtout il a goûté la beauté chlorotique de certains coins de Paris ou de banlieue. Il a aimé la mélancolie des fêtes foraines, il a même refait à son tour le rêve bourgeois : une maison à tuiles rouges entre des haies d'aubépine, un jardin avec des bosquets et un jet d'eau, des statues de stuc sur les pelouses rases, peut-être, mais alors pour se moquer de lui-même, une boule au milieu. Aussi trouve-t-on — chose étrange ! — chez ce « décadent », chez ce « symboliste », des vers qui ressemblent à ceux de M. Coppée.

Chose étrange ? Non pas. Verlaine n'était nullement un ré-

volutionnaire. Disons-nous qu'il le fut parce qu'il employa des vers de neuf pieds ou de quatorze ? Ainsi Musset posait son fameux point sur un *i* ou écrivait ce bel hiatus :

Ah ! folle que tu es,

pour s'amuser. Son esthétique est très ironique. Il se gaussait finement des autres et de lui-même, quand il disait avec gravité.

... Préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air
Sans rien en qui pèse ou qui pose.

Oh ! qui dira les torts de la rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime !

S'il eût été formulé avec une pleine conviction, cet « art poétique » l'eût mené directement à l'assonance et au vers libre ; mais ces nouveautés l'effrayaient. Il n'a fait qu'assister à la création laborieuse de l'idéal poétique qui s'est formulé au cours des dernières années, sous l'autorité secrète et douce de M. Mallarmé.

Verlaine n'est pas un commencement. Il n'est pas non plus une fin. Il est à part. C'est un irrégulier de la littérature. Il n'est d'aucune école. Comme ses pareils depuis Catulle jusqu'à Heine, il ne datera pas, étant l'éternelle jeunesse.

* * *

Verlaine ne fut pas le « sublime poète » que certains ont salué avec emphase. Je n'entends nullement par là le rabaisser, mais simplement le mettre à sa vraie place, dans le groupe des Catulle, des Tibulle, des Musset et des Heine, et non dans celui des Virgile, des Dante, des Goethe et des Hugo. Il n'avait pas de souffle, moins que Musset lui-même. Ses meilleures pièces durent un soupir. Il fut le premier des *poetæ minores*.

Il fut mieux encore. Il fut grand, non par de grands poèmes, mais précisément par de petites pièces qui sem-

bleraient d'abord lui interdire tout autre nom que celui de *poeta minor*. Il fut grand, par quelques chansons où naïvement, sans y songer, balbutiant les mots qui du cœur lui venaient aux lèvres, il a mis tout l'étonnement et toute la tristesse de vivre. Oui, dans la *Chanson d'Automne*, dans le dernier quatrain des *Ingénus*, dans la complainte de *Gaspard Hauser*, dans la *Lune blanche*, dans *Il pleure dans mon cœur*, dans *le Ciel est par-dessus le toit*, dans tant d'autres pièces brèves qui sont comme des frissons d'âme saisis au passage, ce n'est presque plus Verlaine qui parle, c'est une âme humaine, quelconque, impersonnelle, intemporelle, c'est presque l'âme des choses prenant conscience d'elle-même dans l'âme d'un homme, qui s'exprime là, qui chante en sanglotant sa tristesse infinie, sa plainte d'exilée dans l'ombre et l'imparfait, loin du bonheur et loin de Dieu. Et c'est pourquoi il y a en Verlaine un poète éternel. Il prendra sa place parmi ces « grands amants de la Mélancolie » qui, même quand ils ne sont pas les plus prodigieux des poètes, sont toujours les plus aimés.

A travers joie et peine, espérance ou désespoir, humilité ou orgueil, désir païen ou folie mystique, il aura élevé son âme jusqu'à participer à cette Mélancolie chrétienne qui n'a pas deux mille ans sur cette vieille terre, et qui pourtant est devenue le sens profond du monde. Elle est au cœur de toute cette Mélancolie secrète, indicible, éternelle. Elle est le parfum des fleurs, la brume des étangs, l'ombre des bois, l'infini des regards. Jadis, de sereines déesses habitaient les arbres, les fontaines, la mer. Mais un soir qu'une voix lugubre a passé dans le crépuscule, annonçant une mort immense et mystérieuse, elles s'en sont allées du monde. En même temps, elles disparurent de leur maison commune, l'âme de l'homme. Mais d'autres déesses, aussitôt, ont pris leur place, car le monde ne pouvait rester désert. Elles se sont abattues en foule dans les bois, dans les sources, dans les flots, dans les âmes, partout où leurs sœurs joyeuses avaient habité ; et depuis lors, elles sont là, invisibles hôtesse de l'univers, jusqu'à ce qu'une grande voix s'élève de nouveau et leur commande de faire place à d'autres ; elles sont là, comme les Nymphes et les Dryades et les Sirènes d'autrefois, et chaque

arbre, chaque vague, chaque fontaine, chaque âme en recèle une.

L'une de ces déesses mystérieuses que renferme toute chose en ce monde, l'une de ces Mélancolies, la plus blessée et la plus gracieuse, hantait l'âme de Paul Verlaine, demeurait invisible et présente sous ce front bosselé de satyre. Elle s'exhala sur ses lèvres, conta sa tristesse en vers nonchalants, tout frémissants de vérité, tout trempés de larmes, tout brisés de sanglots; et c'est pourquoi celui qui s'éteignit, voici bientôt un mois, sur un lit de pauvre, dans une chambre si étroite qu'on n'y pouvait aller et venir qu'à grand'peine, ornée de statuettes dorées, de roses en papier, d'oranges en des coupes, comme une chambre d'enfant, — celui qui mourut en effet comme il avait vécu, en enfant, en enfant ingénu, ardent, mauvais parfois, pervers aussi, mais avec des retours charmants et une innocence conservée dans le mal même, — celui-là qui fut un pauvre homme, un pécheur relaps, un poète délicieux, fut parfois un grand poète.

FERNAND GREGH.